

**SARAH
SCHMIDT**
**LES SŒURS
DE FALL RIVER**

Rivages

« *J'ai regardé Père. Touché sa main en sang...* »

Le 4 août 1892, à Fall River (Massachusetts), Lizzie Borden découvre son père et sa belle-mère sauvagement assassinés. Très vite, son attitude oriente les soupçons. Sa fragilité la rend-elle coupable pour autant ? Et comment une telle violence a-t-elle pu surgir dans une ville si paisible ?

D'après une histoire vraie, Sarah Schmidt a fait un roman fascinant, réinventant l'un des crimes les plus célèbres d'Amérique. Elle plonge dans les secrets d'une famille, mettant à nu la relation bouleversante de deux sœurs, Lizzie et Emma, leur besoin d'indépendance aux prises avec les carcans de l'époque. Au-delà du fait divers, ce conte hypnotique lève le voile sur la part d'ombre de chacun.

Sarah Schmidt vit à Melbourne, où elle travaille dans une bibliothèque. Devenu un best-seller dans plusieurs pays, *Les Sœurs de Fall River* est en cours d'adaptation pour le cinéma et la télévision.

Sarah Schmidt

Les sœurs de Fall River

Traduit de l'anglais (Australie)
par Mathilde Bach

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Nathalie Zberro

Édition originale :
See What I Have Done,
Hachette Australia, 2017

Couverture : © Pierre Mornet

© Sarah Schmidt, 2017
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2018
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-4314-0

Pour Cody.
Et pour Alan et Rose, qui sont partis
avant que j'aie eu le temps de terminer.

« L'amour devient trop petit, comme le reste
On le range dans un tiroir. »

Emily DICKINSON

Knowlton : « Vous êtes en bons termes avec
votre belle-mère depuis ? »

Lizzie : « Oui, monsieur. »

Knowlton : « Une relation cordiale ? »

Lizzie : « Cela dépend de l'idée qu'on se fait de
la cordialité, sans doute. »

Interrogatoire de Lizzie Borden

PREMIÈRE PARTIE

1

LIZZIE

4 août 1892

Il saignait encore. J'ai crié : « Quelqu'un a tué Père ! » Il y avait une odeur de pétrole dans l'air, un film visqueux sur mes dents. Le tic-tac de la pendule sur la cheminée qui résonnait dans la pièce. J'observais Père, ses mains cramponnées à ses cuisses, le petit anneau doré sur son doigt rose, brillant comme un soleil. Je le lui avais offert pour son anniversaire, car je m'en étais lassée. « Papa, avais-je déclaré, je te donne cet anneau parce que je t'aime. » Il avait souri et déposé un baiser sur mon front.

C'était il y a bien longtemps.

J'ai regardé Père. Touché sa main en sang, *combien de temps faut-il à un corps pour refroidir ?* et me suis penchée au-dessus de lui, cherchant son regard, guettant un clignement d'œil, un éclair de reconnaissance. Je me suis essuyé la main sur le visage, elle avait le goût du sang. Mon cœur battait au rythme d'un cauchemar,

au galop, au galop, et j'ai regardé Père à nouveau, suivi le cours de la rivière de sang qui dévalait le long de son cou et disparaissait dans le tissu de son costume. Sur la cheminée, la pendule tictaquait. Je suis sortie de la pièce, j'ai refermé la porte derrière moi et gagné l'escalier de service, d'où j'ai appelé Bridget une seconde fois : « Vite ! Quelqu'un a tué Père. » Je me suis passé la main sur la bouche, et léché les dents.

Bridget est descendue, traînant derrière elle une odeur de viande rassie. « Mademoiselle Lizzie, que...

– Il est dans le petit salon. » J'ai pointé mon doigt à travers les murs épais, sous les couches de papier peint.

« Qui ? » Le visage de Bridget, piquée par la confusion.

« J'ai cru qu'il s'était blessé mais je n'étais pas sûre de la gravité du problème jusqu'au moment où je me suis approchée. » La chaleur à couper au couteau de l'été me montait au cou. Mes mains étaient engourdies de douleur.

« Mademoiselle Lizzie, vous me faites peur.

– Père est dans le petit salon. » Difficile d'en dire davantage.

Bridget s'est précipitée de l'escalier de service vers la cuisine, je l'ai suivie. Elle a couru jusqu'à la porte du petit salon, posé la main sur la poignée, *tourne-la, tourne-la*.

« Son visage a été découpé. » Une partie de moi avait envie de la pousser à l'intérieur, de la forcer à voir ce que j'avais découvert.

Elle a éloigné la main de la poignée et s'est retournée, posant sur moi ses yeux de chouette. Un ruisseau de

sueur perlait de sa tempe à son col. « Comment ça ? » a-t-elle demandé.

Les images mentales défilaient sous mon crâne comme à travers un œil-de-bœuf, je me représentais les flots de sang de Père, vestiges d'un festin de chiens errants. Les écailles de peau sur son torse, son œil échoué sur son épaule. Son cadavre pareil au livre de l'Apocalypse.

« Quelqu'un est entré et l'a découpé », ai-je ajouté.

Bridget tremblait de tous ses membres.

« Qu'est-ce qu vous voulez dire mademoiselle Lizzie ? Comment on aurait pu lui découper le visage ? »

Sa voix brisée en un sanglot. Je n'avais pas envie qu'elle pleure et qu'il faille la réconforter.

« Je ne sais pas trop. Peut-être qu'ils se sont servis d'une hache. Comme quand on veut abattre un arbre. »

Bridget s'est mise à pleurer, des sensations bizarres affleuraient sous mes os. Elle a pivoté face à l'entrée et tordu son poignet juste assez pour entrebâiller la porte.

« Va chercher le Dr Bowen. » J'ai jeté un regard derrière elle, tenté d'apercevoir Père, sans succès.

Bridget s'est retournée vers moi, elle s'est gratté la main.

« On devrait porter secours à votre père, mademoiselle Lizzie...

– Va chercher le Dr Bowen. » Je l'ai empoignée, elle avait la main calleuse et poisseuse, et je l'ai escortée jusqu'à l'entrée de service. « Tu ferais mieux de te dépêcher, Bridget.

– Vous devriez pas rester toute seule, mademoiselle Lizzie.

– Et si Mme Borden rentrait à la maison ? Ne vaudrait-il pas mieux que je sois là pour la tenir informée ? » Mes dents s'entrechoquaient, froides.

Elle s'est tournée vers le soleil dehors.

« D'accord, j vais faire aussi vite que j peux. »

Bridget s'est ruée vers l'entrée de service, a fait valser la porte qui lui est revenue dans le dos, comme un coup de pagaie, et s'en est allée, silhouette rapide flottant sur Second Street, sa coiffe blanche claquant au vent telle une voile dans la brise. Elle a regardé par-dessus son épaule, vers moi, le visage hébété d'inquiétude, je l'ai chassée d'un geste de la main, poignet cassé, raide. Elle a poursuivi son chemin, bousculant au passage une vieille dame dont elle a fait tomber la canne et qui s'est écriée : « Qu'y a-t-il de si pressé, petite ? » Bridget n'a pas répondu, *méchante fille*, elle a disparu au loin et laissé la vieille dame ramasser sa canne, la faire claquer contre la pierre et continuer son tac-tac cadencé.

J'observais le flot des passants, goûtais la manière dont leurs voix emplissaient l'atmosphère, cette impression de plénitude, et j'ai senti mes lèvres esquisser un sourire devant les oiseaux qui sautaient de branche en branche. L'espace d'un instant, j'ai caressé l'idée de les capturer, de les installer dans mon pigeonnier à l'étable. Quelle chance ils auraient de m'avoir pour prendre soin d'eux. Je pensais à Père, mon estomac criait famine, je suis allée jusqu'au seau d'eau près du puits pour plonger les mains sous le goutte-à-goutte rafraîchissant. J'ai porté les mains à la bouche et commencé à boire, lapant l'eau. C'était une sensation douce, délicate. Tout me semblait ralenti. J'ai aperçu un pigeon mort, étendu,

gris, dans la cour, et mon estomac a gémi de nouveau. J'ai levé les yeux vers le soleil. Je pensais à Père, aux derniers mots que je lui avais dits. J'ai cueilli une poire sous la charmille et je suis retournée à l'intérieur.

Sur la table de la cuisine, il y avait des johnnycakes¹. J'ai creusé les gâteaux de mes doigts et fourragé à l'intérieur jusqu'à ce qu'ils ne soient plus que de petits rochers de pâtes. J'en ai rassemblé une poignée que j'ai jetée contre le mur, attentive au bruit de vagues rassies qu'elle faisait en s'écrasant. Après quoi je me suis approchée du poêle, j'ai tiré la casserole de ragoût de mouton vers moi et respiré un grand coup.

Il n'y avait plus rien d'autre que mes pensées et Père. Marchant vers le petit salon, j'ai planté mes dents dans la poire, puis me suis arrêtée devant la porte. Sur la cheminée, la pendule tictaquait. Mes jambes se sont mises à trembler, à tambouriner contre le sol alors j'ai mordu dans la poire pour que cela cesse. L'odeur de tabac à pipe me parvenait de derrière la porte du petit salon.

« Père ? Est-ce que c'est vous ? »

J'ai ouvert la porte, de plus en plus grand, enfoncé mes dents dans la poire. Père était là, sur le canapé. Il n'avait pas bougé. La peau de la poire, fraîche dans ma bouche, et cette odeur à nouveau.

« Il faut que vous arrêtiez le tabac, Père. Cela donne une odeur de vieux décati à votre peau. »

Sur le sol, près du canapé, reposait sa pipe. Je l'ai portée à mes lèvres, coincée entre mes dents, ma langue

1. Galettes frites à la farine de maïs que les colons de la Nouvelle-Angleterre auraient empruntées aux Amérindiens.

tout contre la minuscule embouchure. J'ai pris une grande inspiration. Dehors, j'ai entendu Bridget pousser des cris de louve.

« Mademoiselle Lizzie ! Mademoiselle Lizzie ! »

J'ai reposé la pipe, mes doigts, en effleurant le sol, ont dessiné des cercles de sang, et, tandis que je sortais de la pièce et entrebâillais la porte derrière moi, j'ai jeté un dernier regard à Père.

J'ai ouvert la porte de service. Bridget avait l'air littéralement en feu, le visage cramoisi.

« Le Dr Bowen n'est pas chez lui. »

Son attitude me donnait envie de lui cracher à la figure.

« Va le chercher, où qu'il soit. Trouve quelqu'un. Qui que ce soit.

– Mademoiselle Lizzie, on ne devrait pas aller chercher Mme Borden plutôt ? »

Sa voix était comme un écho lointain, dans une caverne, *assez avec les questions.*

J'ai écrasé mes talons sur les lattes du plancher, la maison tout entière a gémi, puis hurlé.

« Je t'ai déjà dit qu'elle n'était pas là ! »

Le front de Bridget s'est plissé.

« Où est-elle ? Il faut qu'on la trouve, vite. »

Agaçante à insister ainsi.

« Ne me dis pas ce que je dois faire, Bridget. »

Je percevais les replis de ma voix se plaquant contre les portes et dans les coins. La maison craquait de tous ses os sous mon pied. Le moindre son résonnait plus fort qu'il n'aurait dû, à vous percer les tympons.

« Je vous demande pardon, mademoiselle Lizzie. »
Bridget s'est frotté la main.

« Va chercher quelqu'un d'autre. Père a vraiment besoin d'aide. »

Bridget a soupiré, je l'ai regardée courir le long de la rue, dépasser un groupe de jeunes enfants jouant à la marelle. J'ai mordu dans ma poire et me suis éloignée du seuil.

De l'autre côté du portail de service, quelqu'un a crié mon nom, on aurait dit une sonnerie : « Lizzie, Lizzie, Lizzie ! » résonnant à mon oreille. J'ai plissé les yeux, tentant d'identifier la silhouette qui venait vers moi. La tête collée à la moustiquaire, je m'efforçais d'assembler les pièces d'un puzzle familial.

« Madame Churchill ?

– Est-ce que tout va bien, ma chère ? J'ai entendu Bridget se précipiter dans la rue en braillant, et puis je vous ai vue, là, à la porte, l'air complètement perdu. »

Mme Churchill s'est approchée de la maison, tirant sur son chemisier rouge.

Parvenue à la première marche du porche, elle a réitéré sa question : « Ma chère petite, est-ce que tout va bien ? » Mon cœur s'est mis à battre vite, vite, vite :

« Madame Churchill, entrez, s'il vous plaît. Quelqu'un a tué Père. »

Ses yeux et son nez se sont instantanément froissés, sa bouche arrondie en O. Il y a eu un grand *bang* à la cave, les muscles de mon cou ont tressailli.

« Tout cela n'a aucun sens », a-t-elle dit d'une petite voix. J'ai ouvert la porte, l'ai faite entrer. « Lizzie, que s'est-il passé ? »

« Je ne sais pas, je suis arrivée et je l'ai trouvé tout découpé. Il est à l'intérieur. »

J'ai montré du doigt le petit salon.

Mme Churchill s'est attardée dans la cuisine, elle a frotté ses gros doigts bien propres sur ses joues rouges, puis sur le camée suspendu à son collier en or, et étalé les mains sur sa poitrine. Son alliance en or jaune et diamant brillait de mille feux à son doigt, *je voudrais bien garder ça*. Sa poitrine se soulevait, douce et maternelle, des mamelles, je m'attendais à voir exploser son cœur dans sa cage thoracique, à le voir se disperser sur le sol de la cuisine.

« Il est seul ? » Elle avait une voix de petite souris.

« Oui. Très seul. »

Mme Churchill a fait quelques pas vers le petit salon puis elle s'est figée et m'a regardée.

« Est-ce que je dois y aller ? »

– Il est très blessé, madame Churchill. Mais vous pouvez y aller. Si vous le souhaitez. »

Elle a rebroussé chemin, revenant près de moi. Je recomptais le nombre de fois où j'avais vu le corps de Père depuis que je l'avais trouvé. Mon estomac grondait.

« Où est votre mère ? » a demandé Mme Churchill.

J'ai brusquement regardé le plafond, *je déteste ce mot*, puis j'ai fermé les yeux.

« Elle est allée rendre visite à un parent malade. »

– Il faut absolument que nous la fassions revenir, Lizzie. »

Mme Churchill m'a tirée par la main, essayant de me faire bouger.

Ma peau me démangeait. J'ai dégagé ma main de la sienne, me suis gratté la paume.

« Je ne veux pas la déranger pour le moment.

– Lizzie, ne soyez pas ridicule. C'est une urgence. »

Elle me réprimandait comme si j'étais un enfant.

« Vous pouvez aller le voir si vous voulez. »

Elle a secoué la tête, perplexe.

« Je ne crois pas que je puisse...

– Je veux dire : si vous le voyiez, vous comprendriez pourquoi ce n'est pas une bonne idée d'envoyer chercher Mme Borden. »

Mme Churchill a posé le dos de sa main contre mon front. « Vous êtes bouillante, Lizzie. Vous n'avez pas les idées claires.

– Je vais très bien. »

Ma peau glissait sous sa main.

Ses yeux se sont élargis, on aurait dit qu'ils allaient sortir de leurs orbites, et je me suis penchée vers Mme Churchill. Elle a tressailli.

« Nous ferions peut-être mieux de sortir, Lizzie...

– Non, ai-je dit d'un ton résolu, il ne faut pas laisser Père tout seul. »

Mme Churchill et moi sommes ainsi restées côte à côte, debout face à la porte du petit salon. Je percevais sa respiration, le ressac de la salive contre ses gencives, l'odeur du savon Castile, du clou de girofle dans ses cheveux. Le toit a craqué, fait glisser le pêne de la porte du petit salon qui s'est entrebâillé, et mes orteils ont remué de quelques centimètres pour me rapprocher de Père.

« Madame Churchill, quand nous en serons là, qui va nettoyer son corps à votre avis ? »

Elle m'a regardé comme si j'avais parlé une langue étrangère.

« Je ne suis pas... sûre.

– Peut-être que ma sœur pourrait le faire. »

En pivotant vers elle, j'ai vu la tristesse se déposer sur son visage tel un voile sur ses paupières et ses lèvres esquissier un sourire, *courage, allez courage*.

Sa bouche s'est ouverte comme une mer. « Il ne faut pas y penser, pour le moment.

– Oh, d'accord. »

Je me suis retournée face à la porte du petit salon.

Le silence est retombé durant quelques secondes. Ma paume me démangeait. J'ai envisagé d'utiliser mes dents pour me gratter, j'ai même porté la main à ma bouche, mais alors Mme Churchill a dit : « Quand est-ce arrivé, Lizzie ? »

D'un geste, j'ai rabattu la main le long de mon corps.

« Je ne suis pas certaine. J'étais dehors, et quand je suis rentrée, il était blessé. Bridget était à l'étage. Et maintenant il est mort. » Je m'efforçais de réfléchir mais toutes mes pensées allaient au ralenti. « C'est drôle, non ? Je suis incapable de me souvenir de ce que j'étais en train de faire. Est-ce que cela vous arrive à vous aussi, d'oublier les choses les plus élémentaires ?

– Je suppose, oui. » Elle a ravalé ses mots en déglutissant bruyamment.

« Il a dit qu'il ne se sentait pas très bien, qu'il voulait qu'on le laisse seul. Alors je l'ai embrassé, je l'ai laissé

là, endormi sur le canapé, et je suis sortie. » Le toit s'est soulevé. « C'est tout ce que j'arrive à me rappeler. »

Mme Churchill a posé la main sur mon épaule, et cette tape amicale a déclenché une vague de chaleur et de frissons.

« Ne vous faites pas violence, ma petite. Tout ceci est tellement... contre nature.

– Vous avez raison. »

Mme Churchill s'est essuyé les yeux, à force de frotter ses larmes, ils étaient devenus tout rouges. Elle avait l'air étrange. « Je n'arrive pas à y croire », a-t-elle dit. Elle avait l'air étrange et moi j'essayais de ne pas penser à Père tout seul sur le canapé.

Ma peau me démangeait. Je grattais. « Je meurs de soif, madame Churchill. »

Elle m'a dévisagée de ses yeux rubis et s'est dirigée vers le plan de travail de la cuisine. Elle a versé de l'eau d'une théière et m'a tendu une tasse. L'eau semblait dégager de la vapeur. J'ai trempé mes lèvres. Je pensais à Père. Le liquide coulait le long de ma gorge tel du goudron. J'aurais mieux fait de la renverser par terre et de demander à Mme Churchill de nettoyer et de me servir quelque chose de froid. J'ai pris une autre gorgée et ajouté : « Merci. » Avec un sourire.

Mme Churchill s'est approchée, a passé le bras autour de mes épaules et m'a serrée fort contre elle. Elle s'est penchée vers moi et a commencé à chuchoter quelque chose mais l'odeur de yaourt aigre qui s'échappait de je ne sais où en elle m'a donné le vertige. Je l'ai repoussée.

« Il faut que nous allions chercher votre mère, Lizzie. »

Des bruits nous parvenaient de l'extérieur, en les entendant se rapprocher de la maison, Mme Churchill s'est levée et s'est précipitée pour ouvrir la porte de service. En face de moi, Mme Churchill, Bridget et le Dr Bowen se tenaient là tous les trois.

« Je l'ai trouvé, mademoiselle », a déclaré Bridget. Elle essayait de reprendre son souffle, *on dirait un vieux chien haletant*. « J'ai fait aussi vite que j'ai pu. »

Le Dr Bowen a repoussé ses lunettes rondes cerclées d'argent sur l'arête de son nez fin et demandé : « Où est-il ? »

J'ai pointé le doigt vers le petit salon.

Le Dr Bowen, sous son front ridé, a encore demandé : « Tout va bien, Lizzie ? Est-ce que quelqu'un a essayé de vous faire du mal ? »

Sa voix était douce, toute de sucre et de miel.

« De me faire du mal à moi ? »

– Ceux qui ont blessé votre père. Ils n'ont pas tenté de vous blesser, vous aussi ?

– Je n'ai vu personne. Personne d'autre que Père n'est blessé. »

Les lattes du plancher s'élargissaient sous mes pieds, l'espace d'un instant, j'ai cru que j'allais être ensevelie.

Le Dr Bowen, debout devant moi, a attrapé mon poignet, *de grandes mains*, il a respiré profondément, son haleine parvenait jusqu'à mes lèvres. Je les ai léchées. Ses doigts ont appuyé sur ma peau jusqu'à sentir battre le sang.

« Votre cœur bat trop vite, Lizzie. Je m'occuperai de cela dès que j'aurais été voir votre père. »

J'ai opiné.

« Voulez-vous que je vous accompagne ?

– Ce n'est pas... nécessaire.

– Oh », ai-je répondu.

Le Dr Bowen a ôté sa veste et l'a tendue à Bridget. Il s'est dirigé vers le petit salon avec sa sacoche en cuir marron. J'ai retenu ma respiration. Il a entrouvert la porte comme en secret, s'est introduit dans la pièce. Je l'ai entendu haleter, et s'exclamer : « Dieu du ciel ! » La porte était ouverte juste ce qu'il faut. Quelque part dans mon dos, Mme Churchill a poussé un hurlement et j'ai fait volte-face dans sa direction. Elle a hurlé à nouveau, comme on hurle dans un cauchemar, le son a vibré à travers mon corps telle une crécelle, tous mes muscles douloureusement crispés.

« Je ne voulais pas le voir. Je ne voulais pas le voir ! » a crié Mme Churchill. Bridget a poussé un mugissement en laissant tomber le pardessus du Dr Bowen au sol. Les deux femmes se cramponnaient l'une à l'autre en sanglotant.

Je voulais qu'elles cessent. Je n'aimais pas cette réaction qu'elles avaient face à Père, *elles l'humiliaient*. Je me suis rapprochée du Dr Bowen, et, debout à côté de lui, au bord du canapé, je me suis efforcée de boucher la vue de son cadavre. Bridget a lancé : « Mademoiselle Lizzie, n'entrez pas là-dedans. » Tout était figé dans la pièce, le Dr Bowen m'a fait sortir.

« Lizzie, vous n'avez rien à faire ici.

– Je veux juste...

– Vous ne pouvez plus entrer. Cessez de regarder votre père. »

Il m'a poussée hors de la pièce et a refermé la porte. Mme Churchill a hurlé de plus belle et j'ai dû me couvrir les oreilles. Je me suis concentrée sur les battements de mon cœur jusqu'à m'anesthésier de tout, autour de moi.

Au bout d'un moment, le Dr Bowen est sorti, il était tout pâle, en sueur et il a crié : « Appelez la police ! » Il s'est mordu la lèvre, sa mâchoire était comme un minuscule orage. À l'extrémité de ses doigts, il y avait des gouttelettes de sang, je me demandais à quels endroits il avait touché Père.

« C'est le pique-nique annuel de la police, a murmuré Mme Churchill. Il n'y aura personne au poste. » Elle s'est frotté les yeux, à vif cette fois-ci.

Pour qu'enfin elle cesse de pleurer, je lui ai dit en souriant :

« Ce n'est rien. Ils finiront bien par venir. Tout ira bien, n'est-ce pas docteur Bowen ? »

Le Dr Bowen m'a jeté un regard, mes yeux à moi étaient posés sur ses mains. Je pensais à Père.

*

J'avais quatre ans quand j'ai rencontré Mme Borden pour la première fois. Elle m'avait laissée avaler plusieurs cuillerées à café de sucre pendant que mon père avait le dos tourné. Quelle incroyable symphonie sur mes papilles !

« Sais-tu garder un secret, Lizzie ? » m'avait demandé Mme Borden.

J'avais hoché la tête.

« Je suis la meilleure pour garder les secrets. » Même à Emma, je n'avais pas avoué que j'aimais notre nouvelle mère.

Elle me mit une nouvelle cuillerée de sucre dans la bouche, mes joues se resserrèrent sur ce flot de douceur.

« Alors ce petit festin de sucre sera notre secret. »

Je hochai la tête, encore et encore, jusqu'à m'en étourdir. Plus tard, tandis que je courais partout dans la maison en criant : « Karoo ! Karoo ! » et que j'escaladais le canapé du petit salon, Père lança :

« Emma, as-tu laissé Lizzie se servir de sucre ? »

Emma parut dans le petit salon, la tête inclinée.

« Non, Père. Je le jure. »

Je courus vers eux et Père m'attrapa par le bras, comme pour me couper la circulation.

« Lizzie, dit-il tandis que je continuais à glousser et à gigoter, est-ce que tu as mangé quelque chose d'interdit ?

– J'ai mangé un fruit. »

Père approcha son visage du mien si près que je pouvais sentir son odeur de gâteau au beurre.

« Et rien d'autre ?

– Et rien d'autre », répondis-je en riant.

Emma me dévisageait, elle semblait essayer de s'en-gouffrer à l'intérieur de ma bouche.

« Es-tu en train de me mentir ?

– Non, papa. Jamais je ne ferais une chose pareille. »

Il m'avait fouillée, il avait retourné jusqu'à l'intérieur de mes joues pour trouver une preuve de ma désobéissance. Je souriais. Il souriait. Et je détalais à nouveau, à toutes jambes, et, passant devant la cuisine, je vis Mme Borden qui m'adressa un clin d'œil.

Lorsque la police est arrivée peu de temps après, ils ont commencé à prendre des photos du costume gris que portait Père ce matin-là pour aller au travail, de ses bottes noires encore lacées sur ses chevilles et ses pieds. Les flashes explosaient toutes les six secondes. Le jeune photographe a dit qu'il préférerait ne pas avoir à prendre la tête du vieil homme en photo.

« Personne d'autre ne pourrait le faire à ma place ? S'il vous plaît ? » a-t-il tenté en s'épongeant le front du dos de la main, comme si son crâne suintait de l'huile.

Un policier plus âgé lui a alors dit de sortir pendant qu'ils essayaient de trouver un homme, un vrai, pour terminer le boulot. Pas besoin d'un homme. Une fille aurait suffi. J'avais passé la matinée à veiller sur Père et son visage ne m'effrayait pas. J'aurais dû leur dire : « Combien vous faut-il de clichés ? Jusqu'où voulez-vous que j'approche pour les gros plans ? Quel est le meilleur angle pour vous mettre sur la piste de l'assassin ? »

Au lieu de cela, le Dr Bowen m'a injecté un merveilleux remède, tout chaud sous ma peau et qui m'a donné une sensation de légèreté étrange. Ils m'ont fait asseoir dans la salle à manger avec Mme Churchill et Bridget, et nous ont demandées :

« Vous ne voyez pas d'inconvénients à ce que nous posions quelques questions à chacune d'entre vous ? »

Des murs exigus se dégageaient une odeur et une pesanteur écœurantes de corps chauds, d'herbe fraîche, d'haleines de poulet en cours de digestion et de levain humide.

« Bien sûr que non, a répondu Mme Churchill. Mais je ne serais pas en mesure de discuter avec vous de l'état dans lequel M. Borden se trouvait. » Elle s'est mise à pleurer, ses sanglots tourbillonnaient. Je m'échappais mentalement, grimpais à l'étage de la maison, où toutes les voix devenaient de simples échos. Je pensais à Père.

Un agent s'est agenouillé devant moi, a posé une main sur la mienne et s'est mis à me chuchoter des choses en postillonnant :

« Nous allons trouver celui qui a fait tout ça et nous le pourchasserons de toutes nos forces.

- Les hommes font des choses abominables.
- Oui, je suppose, en effet, dit l'agent.
- J'espère que Père n'a pas souffert. »

L'agent a fixé son regard sur ses mains et s'est éclairci la gorge.

« Je suis sûr qu'il n'a pas trop senti ce qui lui arrivait. » Il s'est cramponné à son bloc-notes. « Je me demandais, est-ce que vous pourriez me raconter tout ce dont vous vous souvenez à propos de ce matin ?

- Je ne suis pas sûre...
- Il n'y a pas de mauvaises réponses, mademoiselle Borden. » Il avait une voix chantante. Sa pomme d'Adam montait et descendait, je songeais aux jeux d'Halloween.

J'ai regardé le policier droit dans les yeux et grimacé, *il n'y a pas de mauvaises réponses*, comme c'était gentil de sa part de me mettre à l'aise. À partir de là, je pouvais imaginer le sourire de Dieu l'écoutant dérouler son interrogatoire.

« J'étais dehors, dans la grange et quand je suis rentrée, je l'ai trouvé.

– Est-ce que vous vous souvenez de ce que vous faisiez dans la grange ?

– Je cherchais des poids en plomb pour ma ligne de canne à pêche.

– Vous vous apprêtiez à aller pêcher ? » Il griffonnait, griffonnait.

« Mon oncle va m'emmener à la pêche. Vous seriez étonné de voir les prises que je remonte.

– Vous attendez sa visite ?

– Oh, il est déjà arrivé. Il est ici.

– Où est-il ? a demandé l'agent, tel un poulain cherchant du foin.

– Il est sorti, il a des affaires en cours. Il est arrivé hier.

– Il faudra que nous l'interrogions lui aussi.

– Pourquoi ? » Je tapotais mes doigts les uns contre les autres, le pouls battant, battant, battant, battant, jusqu'au centre de mon corps. Je suivais le parcours de mes sensations, me voyant d'en haut, et remarquais même une plume de pigeon, grise et douce, coincée dans les plis de ma jupe. Je l'ai ramassée, l'ai frottée entre mes doigts, et la chaleur, le rouge me sont montés aux joues.

« Mademoiselle, je ne voudrais surtout pas être grossier, mais il y a eu un meurtre. Nous devons demander à votre oncle s'il a vu quoi que ce soit d'inhabituel à l'extérieur. »

J'ai levé les yeux d'un coup vers lui. « Oui. Oui, bien sûr. » J'ai caché la plume de pigeon dans la paume de ma main et l'ai serrée là tendrement.

Le policier a continué à me poser des questions. Je jetais un œil alentour dans la pièce, portais le regard vers le plafond et tentais de transpercer les couches de plâtre, de bois et de toiles d'araignée jusqu'aux chambres de l'étage supérieur : quelques heures auparavant, je me trouvais là-haut, à observer Père et Mme Borden s'aidant mutuellement à se préparer pour la journée. Mme Borden avait peigné sa touffe de cheveux pareille aux poils d'un balai et l'avait épinglée au sommet de sa tête, Père avait déclaré : « Vous êtes un éternel ravissement, ma chère. » Ils faisaient cela de temps en temps, se montraient sympathiques et agréables l'un envers l'autre. Tandis que l'agent déroulait son interrogatoire, une nappe de brouillard envahissait mon cerveau.

À côté de moi j'entendais Bridget pousser de petits cris en s'adressant à un autre policier :

« Sa sœur est chez une amie à Fairhaven. Elle est partie depuis... »

– Deux semaines, l'ai-je interrompue. Elle est partie depuis deux semaines, et elle va rentrer maintenant. »

Le deuxième agent a opiné et grommelé :

« On va envoyer quelqu'un la chercher immédiatement. »

– Bien. C'est trop pour moi, je ne peux pas gérer tout cela toute seule. »

Puis Bridget a ajouté : « Je verrouille les portes. La maison est fermée à double tour en permanence. »

Le deuxième policier prenait des notes, il écrivait avec une telle intensité que la sueur perlait au-dessus de son épaisse moustache. Parfois quand il était en colère, la barbe de Père était trempée et lorsqu'il s'approchait

de vous et vous parlait, l'humidité venait vous effleurer le menton et vous pénétrer les pores. Mon cerveau nageait en plein brouillard. J'éprouvais le désir confus de caresser la barbe et le visage de Père jusqu'à ce qu'il retrouve son apparence d'antan. Je jetais un regard vers le petit salon.

« Et vous êtes sûre que les portes étaient bien verrouillées ce matin ? a demandé le deuxième policier à Bridget.

– Oui. Il a fallu que j'ouvre la porte au pauvre M. Borden ce matin quand il est rentré plus tôt que prévu du travail. »

La manière dont Bridget évoquait Père m'a fait sourire. Je me suis retournée vers elle et l'agent.

« En fait, ai-je dit, il arrive que la porte de la cave ne soit pas verrouillée. »

Bridget a levé les yeux vers moi, ses sourcils de chenille craquelés comme une terre sèche, tandis que le deuxième agent notait frénétiquement. Je dessinais des cercles sur le tapis du bout des pieds. J'ai ouvert les yeux en grand, la maison semblait tanguer de gauche à droite entre des murs de chaleur. Tous avaient la main pendue au cou pour relâcher leurs cols trop serrés. J'étais assise, immobile, mains jointes.

Dehors, je pouvais entendre les gens s'amasser par vagues devant la façade de la maison. Les voix claquaient, pareilles à des coups de canon. Je me balançais dans la chaleur, sous mes pieds, les clous du plancher cédaient lentement. Sur le toit les pattes d'un pigeon battaient le rythme et je pensais à Père. Le soleil a disparu derrière une ombre et la maison a soudain craqué.

J'ai sursauté sur ma chaise. Bridget a sursauté sur la sienne. Mme Churchill aussi. « Apparemment, nous sommes tous sur les nerfs », ai-je dit, réprimant mon envie d'éclater de rire. Mme Churchill a recommencé à pleurer, mes poils se sont hérissés. Dans ma tête, un boucher détaillait mes sens un à un, les expulsait par mes oreilles pour les exposer sur la table de la salle à manger. Mon corset s'est mis à m'irriter les hanches et de petites mares de sueur ont envahi mon entrejambe et mes aisselles. Bridget s'est levée de sa chaise, a décollé les pans blancs et sales de sa jupe de l'arrière de ses cuisses et s'est précipitée vers Mme Churchill pour la réconforter. Elles ont parlé. La police prenait des notes, ils allaient et venaient d'une pièce à l'autre, en me surveillant.

J'ai passé la main sur mon visage, laissé la plume retomber au sol, remarqué de minuscules traces de sang sur mes doigts. Je les ai portés à mon nez puis à ma bouche. Je les ai léchés, pour sentir le goût de Père, le mien. J'ai avalé. J'ai baissé les yeux sur ma jupe, découvert d'autres traces de sang. Je fixais les taches, je les ai regardées se transformer en rivières sur mes genoux, *Je connais ces rivières !* et j'ai songé à l'époque où nous jouions au bord de la rivière Quequechan avec Emma quand nous étions plus petites, à Père qui nous criait depuis la rive : « N'allez pas trop loin ! Vous n'avez aucun moyen de savoir si c'est vraiment profond. »

Mon corps était assoiffé de ce passé avec Emma et Père : j'avais envie de redevenir une enfant. J'avais envie de nager, de pêcher, de sécher au soleil avec Emma jusqu'à sentir nos peaux cuire. « Et si on était des ours ! »

lui lançais-je, et nous devenions toutes marron, gigantesques, nos grosses pattes griffues donnaient des coups sur nos truffes noires. Emma saignait et je ruais dans ses hanches velues, enfonçais mes griffes dans son cœur. Emma voulait me donner encore un coup mais Père lui disait : « Emma, sois gentille avec Lizzie », et nous nous prenions dans les bras.

*

À peine deux ans auparavant, j'étais en voyage à travers l'Europe. Quelle liberté j'avais alors ! Emma n'était pas là pour me dire comment me comporter, quoi dire, j'avais une vie bien à moi. Père avait insisté pour que je parte avec des cousins, des Borden par le mariage ou par le sang auxquels j'avais à peine adressé la parole en Amérique, nous avions pris la mer, avalé les vents et les océans, appris à affronter les vagues. Nous en faisions des choses.

Rome. Mes chaussures fabriquées à Boston se coïnciaient dans les allées pavées de mosaïque, je trébuchais, j'avais l'air d'une imbécile. J'achetais de nouvelles bottes en cuir de veau italien, avançais droit devant moi, marchais telle une grande dame, en regardant droit devant moi sans hausser les sourcils. J'avais, les oreilles gorgées de cet italien staccato qui me donnait envie de bondir sur ses tonalités chantantes, volant d'une bouche à l'autre.

Tout autour de moi me rappelait combien Fall River était petit, comme je devenais enfin grande. Là-bas, les marches de la place d'Espagne, couvertes de lavande en

fleur et d'azalées couleur de tapis rouge, peuplées d'hommes et de femmes grimant au sommet, leurs visages rougis par le soleil comme par un baiser, leurs lèvres jointes, deux chèvres blanc et noir tirant un petit chariot gris rempli de légumes verts et orange, mon cousin et moi debout au pied d'une fontaine en marbre, désignant un bâtiment romain rouge profond et se murmurant : « John Keats habite ici ! », *eh oui, j'en sais des choses.*

Plus loin, quelques hommes assis en cercle sous leurs feutres ressemblaient à des lapins buvant du café noir comme de la boue. Là-bas, des jeunes filles en communiantes virginales. Là-bas, trois personnes en pleine lecture. Là-bas, des pigeons battant des ailes, picorant des graines. J'aurais tellement voulu en ramener un à la maison. Là-bas, là-bas, là-bas. Les yeux écarquillés par tout ce que je voyais autour de moi. J'en savais plus qu'Emma sur le monde et cela me rendait heureuse. Je lui envoyais carte postale sur carte postale pour qu'elle ne se sente pas délaissée, je lui disais toute mon affection, lui donnais des raisons de me regretter encore davantage.

À Paris, je mangeais et buvais tout ce qui me faisait envie. Beurre, graisse d'oie, saindoux, brie triple crème, vins couleur cerise profonde, confiture à la clémentine et à la lavande, gâteaux à la crème, caviar, escargots sautés aux pignons et au beurre d'ail. Je faisais tout comme les Français, léchais mes doigts en me fichant que les gens me voient, en me fichant de ce qu'on pouvait penser de moi. Père aurait détesté, m'aurait dit que j'étais grossière. J'avalais tout ce qui passait, tout son

argent, ravie de tout et par tout. J'appris à enrouler ma langue autour des voyelles accentuées, parlais aux inconnus. Personne ne me connaissait, personne n'attendait rien de moi. J'aurais voulu que cela dure éternellement.

Une vraie exploratrice. Toutes ces promenades. Un jour je vis une femme sauter dans la Seine, elle nagea tel un cygne sous les arches des ponts en pierre blanche, sous le pont Saint-Michel. Elle faisait de ces bruits, un véritable opéra. Elle sourit, se laissa porter par le courant, puis disparut. J'applaudis, acclamant cette femme qui prenait sa vie en main. Si seulement Emma avait pu la voir. Voir jusqu'où une femme pouvait aller si elle le voulait vraiment. Et je le voulais vraiment.

*

Ma jupe s'est collée à mes cuisses, *Doux Jésus ! Sangsues suceuses de sang*, en détachant l'étoffe épaisse et lourde de ma peau, je me suis efforcée de camoufler les taches de sang. Depuis le petit salon, le Dr Bowen est apparu, la tête dans une porte entrouverte sur la salle à manger : « Nous avons besoin de draps pour le corps. » Ce mot, corps, dans sa bouche, m'a fait grincer des dents. Je me suis tortillée sur ma chaise, j'ai essayé d'apercevoir quelque chose dans le petit salon, pour vérifier que Père allait bien.

Mme Churchill a demandé :

« Bridget, où sont rangés les draps des Borden ?

– Dans l'armoire de la chambre d'amis. J'veis vous montrer.

– Vous allez devoir prendre l’escalier de service, les averties un des policiers. « Restez bien éloignées du petit salon, mesdames. »

Elles ont acquiescé, pris congé, leurs pieds heurtant le sol sonnaient comme des percussions discrètes tandis qu’elles foulaient le tapis du grand salon et gravissaient les marches. Quelqu’un m’a servi un verre d’eau. J’ai bu quelques petites gorgées. Sur la cheminée, la pendule tic-taquait. De nouvelles gorgées. Le Dr Bowen a posé la main sur mon front et m’a demandé comment je me sentais. J’allais lui répondre quand j’ai été interrompue par deux longs hurlements venant de l’étage supérieur. « Au nom du ciel, que se passe-t-il ? » a lâché le Dr Bowen.

Nouveaux hurlements. « À l’aide ! Venez nous aider ! » criait Bridget. Des hurlements, encore et encore.

2

EMMA

4 août 1892

Le visage collé à la fenêtre d'Helen, je goûtais la chaleur du soleil ; douce comme une caresse de ma mère. Ces picotements sur ma peau. Et repenser à elle, après toutes ces années d'absence. Elle entrait dans ma chambre, tirait les rideaux. J'avais tellement envie qu'elle reste, j'avais envie d'être à sa place, de devenir elle pour la garder toujours avec moi. Mais alors la petite Alice se mettait à pleurer dans une autre chambre et ma mère m'abandonnait. Me laissait toute seule. Puis, des années après, la petite Lizzie se mettrait à pleurer à son tour et je comprendrais alors que rien n'existait jamais pour toujours.

Le soleil du matin. Un oiseau volait près de la fenêtre et je chassais les pensées sur ma mère.

Tout était calme dans la maison d'Helen : ni pendule, ni pieds pour faire grincer les lattes du parquet, ni voix qui s'élève ou porte qui claque, ni père, ni Abby, ni

sœur. Je gonflais mes joues telle une baudruche. Cela faisait deux semaines que je n'avais plus de sœur, que je n'avais plus eu à me soucier des besoins, des sentiments, de la sensibilité de quelqu'un d'autre. Dans cette maison, mon esprit m'appartenait tout entier.

J'appuyais mon visage plus fort contre la vitre, songeant à l'avenir, une fois achevé mon séjour à Fairhaven, à ma fuite, à ces kilomètres de rues inconnues aux dalles bleues, que je dessinerais dans mon carnet à dessin en trempant mes doigts dans les bâtons de cire pastel. Après cela, je plongerais mes doigts dans les eaux profondes et penserais peut-être à ma famille, leur enverrais une carte postale qui dirait simplement : L'aventure continue. Je mettrais un point d'honneur à envoyer des cartes postales de tous les endroits où Lizzie n'avait jamais mis les pieds pendant son voyage en Europe, pour bien rappeler à Père tout ce que j'avais sacrifié afin que Lizzie soit bien élevée et combien j'étais méritante.

Et lorsque enfin je reposerais le pied sur le sol américain, je quitterais Second Street et m'installerais loin, à l'écart, au calme, je vivrais comme Maria a'Becket, peindrais mes propres *Aurores boréales*. Il ne serait plus question de Lizzie, de Père, d'Abby. Finalement, à quarante-deux ans, je pourrais enfin cesser de faire semblant.

Le soleil est passé, j'ai bombé le torse. Mon corps s'épanouissait. En bas, dans la cuisine, Helen a lâché une bouilloire en fonte sur le poêle, j'ai sursauté.

Elle a lancé : « Emma, thé ? » On aurait presque dit qu'elle chantait.

J'ai souri. « Oui, toujours oui. »

La différence qu'il y a entre deux maisons.

Avant que je ne parcoure l'immensité de ces vingt-cinq kilomètres jusqu'à la maison d'Helen à Fairhaven, Lizzie m'avait suppliée de rester, de ne pas la laisser toute seule.

« Non », avais-je répondu. Tout ce dont j'avais toujours rêvé était contenu dans ce petit mot : j'allais suivre des cours particuliers d'art, ce serait ma rébellion clandestine contre Père.

Elle m'avait jeté un regard glacial : « Tu commets une erreur terrible en partant. » Lizzie, telle une locomotive, tentait de me fracasser contre un mur de culpabilité. J'avais levé la main, envisagé de la gifler, mais au lieu de cela, je l'avais juste laissée là, à pleurer dans sa chambre. Je l'avais ignorée.

Deux jours après mon arrivée à Fairhaven, Lizzie avait commencé à m'envoyer des lettres :

Figure-toi que je ne passe pas un très bon moment, c'est le moins qu'on puisse dire, Emma. Si je te disais ce que j'entends à la table du dîner, tu ne le croirais même pas. Père est d'un ennui absolu. As-tu déjà remarqué cette manière qu'il a de pincer les lèvres quand il prononce le mot « aujourd'hui » ?

Je n'avais pas remarqué. Au début, les lettres de Lizzie m'avaient amusée. Je les lisais à voix haute pour Helen le soir au dîner et nous riions de bon cœur. Puis Lizzie s'était mise à écrire des choses sur Abby.

J'ai entendu Mme Borden raconter à son imbécile de sœur comme elle se sentait « à l'abri » maintenant

qu'elle savait que toutes les propriétés de Père deviendraient les siennes à sa mort alors qu'à nous, il ne laisserait rien. Emma ! C'est une fripouille et une menteuse. Quel culot elle a. Qu'allons-nous faire ?

J'entendais leurs voix dans ma tête, pareilles à une vieille migraine, je les entendais se crier dessus à travers les salons, la cuisine, le grand escalier, les murs des chambres même. Vingt-cinq kilomètres et c'était comme si j'étais toujours là-bas. J'ai plié Lizzie en un tout petit carré.

Mais les lettres ont continué à affluer.

J'ai de nouveau ces rêves étranges, Emma. J'ai cru qu'ils étaient arrivés pour de vrai. Il faut que tu rentres à la maison.

Rentrer à la maison. J'ai imaginé Lizzie dans sa chambre blanche comme un linge, allongée sur son lit, à tortiller des plumes d'autruche dans ses doigts aussi longs que des fourches, toutes ces plumes suspendues à son étagère tels des fruits blets. Elle, toujours à faire claquer sa langue et aspirer ses joues, j'ai eu envie de me frapper les cuisses, les poings serrés, ce vieux sentiment de frustration me reprenait, menaçait ma peau rapiécée d'ecchymoses. Au lieu de cela, j'ai continué à brûler les lettres.

Il m'a fallu du temps pour m'habituer à vivre loin de ma famille. Durant les premiers jours, je passais mes journées à regarder par-dessus mon épaule, m'attendant à une dispute chaque fois que mon coude rencontrait

celui d'Helen ou que nous nous mettions à parler en même temps. Ce séjour chez Helen était une libération. J'en oubliais le pas maladroit d'Abby arpentant notre maison, les doigts crochus et arthritiques de Père à sa main gauche, la pulsation constante du passage des piétons devant la maison, l'odeur putride des haleines prises au piège des murs chaque matin avant que les fenêtres ne soient ouvertes, les soupirs nocturnes de Lizzie.

Pour me faciliter la tâche et mieux accepter la séparation de ma famille, j'allais en ville dessiner des chats ébouriffés, des bouquets de fleurs posés sur les tables de restaurant, des mères et leurs enfants, ce genre de choses sympathiques. La façon dont les doigts s'entrelaçaient. Je m'abîmais dans la contemplation des inconnus. En rentrant chez Helen, je m'arrêtais pour ramasser des fleurs des champs jaunes et violettes. Leur parfum : le soleil de l'après-midi s'attardant sur les pétales, l'herbe haute venant se frotter aux tiges, la poussière séchée. M'évoquaient pêle-mêle :

1. Confiture de framboises : une seule pincée de sucre suffit si l'on utilise du jus de pomme.

2. Penchée au-dessus de Mère alitée. « Je promets de toujours veiller sur Lizzie. » Un baiser sur ses lèvres gercées.

3. Mère me tendant Alice bébé pour la première fois. « Elle sent très très mauvais. » Puis la toute dernière fois où elle m'avait mis Alice bébé dans les bras, morte, juste après son ultime convulsion, Alice ne sentait plus rien du tout.

4. La fois où j'étais censée surveiller Lizzie et m'étais enfermée dans ma chambre à la place pour dessiner des

formes géométriques jusqu'à en avoir mal au poignet. Lizzie s'était cassé le bras en glissant de la rampe d'escalier du perron. Père avait brisé mes crayons.

5. Un jour j'irai voir le manteau multicolore de Jacob au musée Ashmolean.

6. Je voudrais que Père soit mort à la place de Mère.

7. Lizzie cramponnée aux jambes d'Abby. Comment pouvait-elle l'aimer si facilement ?

8. Combien de temps faut-il au corps pour oublier ce qu'il a vécu ?

Le soleil s'est posé sur mes doigts. Cela m'a fait penser à la dernière fois que j'ai vu Père pleurer. Mère venait de mourir. Il avait couvert de baisers toutes les zones oubliées de son corps, l'intérieur de son poignet, la naissance de ses sourcils, la peau fine entre ses doigts. Ce spectacle m'avait terrifiée.

*

Un après-midi, en rentrant de la ville, j'ouvris la porte de la maison d'Helen, me dirigeai vers le salon et remplis un vase de fleurs. Helen arriva derrière moi et me lança :

« Tu attendais quelqu'un ?

– Non. » Par pitié, faites que Lizzie ne soit pas venue.

« Un homme est venu, il te cherchait. Il a dit qu'il était ton oncle.

– Est-ce qu'il avait les incisives légèrement élargies ? » demandai-je la mâchoire contractée.

Helen hocha la tête.